

ADRIATIQUE/
BALTIQUE :
entretien avec
Andrée Lück Gaye,
Antoine Chalvin,
et Nicolas Auzanneau

Propos recueillis par
Étienne Gomez

J'ai rencontré Andrée Lück Gaye à une soirée autour de TransLittérature au PEN Club Paris à l'été 2018. Le lendemain, elle avait rendez-vous pour parler d'un recueil de nouvelles qu'elle voulait traduire du slovène, un rendez-vous qui n'avait rien de banal puisque, après trente ans de carrière, c'était la première fois qu'elle se trouvait dans cette situation. À mon grand désarroi, j'étais parfaitement incapable de citer un seul auteur slovène et je me retrouvais dans une situation que je n'avais que trop bien connue le jour où, à l'ETL, j'avais rencontré Nicolas Auzanneau : d'où l'idée de confronter leurs deux expériences. L'Estonie étant voisine de la Lettonie, Nicolas Auzanneau a proposé à Antoine Chalvin de se joindre à nous, et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à quatre pour ce grand entretien.

TL : Andrée, Antoine et Nicolas, vous êtes tous les trois nés en France : comment en êtes-vous venus à vous intéresser à ces langues de l'Est que sont le slovène, l'estonien et le letton ?

Andrée Lück Gaye : Le slovène était la langue de mon grand-père et, dans les années 1960, quand tout le monde s'est mis à « remonter aux origines », j'ai recherché ma famille paternelle. Mon grand-père était venu d'une région coincée entre l'Autriche et la Hongrie, le Prekmurje, sous domination hongroise jusqu'en 1919, date à laquelle elle est rattachée à la Slovénie. Dans la famille, on ne savait pas s'il était hongrois ou yougoslave puisque sur ses papiers, souvent rédigés en allemand, il était écrit soit « Hongrie » soit « Yougoslavie ». Il se

trouve qu'une de mes tantes avait gardé une adresse d'avant la guerre. J'ai écrit, on m'a répondu : il restait donc de la famille.

Quelques années plus tard, j'y suis allée et j'ai alors rencontré une cousine de mon père, qui m'a montré des photos de notre famille, mais c'était difficile car nous n'avions pas de langue en commun, seulement l'aide d'un tout petit dictionnaire. J'avais fait du latin et du grec, et j'ai compris rapidement qu'il s'agissait d'une langue à déclinaisons. Mais ce qui me laissait perplexe, c'était la conjugaison ; les Slovènes n'utilisent pas forcément les pronoms devant le verbe !

Nicolas Auzanneau : Pourquoi ton grand-père était-il parti ?

A. L. G. : Pour des raisons personnelles : la légende familiale raconte qu'il avait attaché le curé du village à un arbre, avec un ami, ils devaient avoir une quinzaine d'années ! C'était dans les années 1900 ; on était dans une famille de tout petits paysans. Une seule issue possible, donc : la fuite. Puis, toujours selon la légende, il a traversé l'Atlantique et, après un séjour aux États-Unis, il est revenu en France, dans le Pas-de-Calais où il y avait beaucoup d'immigrés d'Europe de l'Est, en particulier des Polonais qui travaillaient comme lui dans les mines. C'est là qu'il a rencontré ma grand-mère. Et comme elle a perdu la nationalité française (c'était comme ça à l'époque) en épousant un étranger, mon arrière-grand-père maternel a obligé mon grand-père à faire la Légion étrangère pour obtenir la nationalité française...

Antoine Chalvin : Pour ma part, je suis arrivé à l'estonien par une succession de hasards, sans raison véritable et, au début en tout cas, sans motivation particulière. Tout a commencé par un voyage en Finlande à l'âge de dix-huit ans. Je voulais partir pour trois semaines, seul, avec tente et sac à dos, dans un pays d'Europe du Nord. J'avais d'abord choisi la Suède, puis j'ai opté pour la Finlande au dernier moment, je ne sais plus trop pourquoi. Au cours de ce voyage, j'ai lu deux livres que j'avais achetés à Helsinki : la traduction française du *Kalevala* (l'épopée finlandaise) et un manuel de finnois pour les francophones. L'épopée et la langue (agglutinante, avec quinze cas) ont éveillé en moi un intérêt durable et, deux ans plus tard (en 1986),

quand l'occasion s'est présentée de commencer un nouveau cursus (je venais d'être admis à l'ENS et je retrouvais donc du temps libre après trois années de classes prépa), je me suis inscrit à l'INALCO pour étudier le finnois, parallèlement à mes études de philosophie à la Sorbonne et à des cours de hongrois que je suivais à l'ENS. En sortant des cours de finnois, je croisais régulièrement, à la porte de la salle, l'enseignant d'estonien, Vahur Linnuste. Un jour, il m'a demandé si je ne voulais pas apprendre aussi l'estonien, langue apparentée au finnois. Je me suis dit : « Pourquoi pas ? » et, à la rentrée suivante, j'ai donc commencé l'estonien, sans rien connaître du pays et sans avoir le moindre projet en rapport avec cette langue. C'est un séjour mémorable en Estonie, en septembre 1989, qui m'a convaincu que ce pays était absolument fascinant. On était en pleine effervescence indépendantiste et il y avait partout une énergie incroyable, un mélange étonnant d'enthousiasme et d'inquiétude. En deux semaines, j'ai fait de nombreuses rencontres qui m'ont profondément marqué. Tout cela m'a poussé à apprendre la langue plus sérieusement et même à en faire mon sujet d'étude principal. J'ai rédigé un mémoire de DEA de linguistique sur la « rénovation » de la langue estonienne conduite par le linguiste Johannes Aavik dans les premières décennies du XX^e siècle. Puis, en 1990-1991, je me suis mis en congé de l'ENS pour un an et je suis parti à Tallinn pour enseigner le français dans la première université privée d'Union soviétique.

N. A. : Je n'ai pas d'origine lettone mais mon intérêt pour la Lettonie est tout de même lié à une histoire personnelle. En 1990, j'avais dix-huit ans. La chute du Mur de Berlin m'avait fasciné et, comme beaucoup d'adolescents à cette époque, j'éprouvais une attirance pour l'Europe de l'Est. J'ai fait un premier voyage en 1992 en Roumanie avec des scouts protestants des Deux-Sèvres dans le cadre d'un chantier de rénovation d'une école dans un petit village de Transylvanie. Je traversais une période un peu difficile et il me fallait absolument changer de décor. À côté de l'émerveillement de la découverte de cette « autre Europe », je sentais une interrogation sur l'histoire de la gauche. J'avais conscience qu'il s'était passé quelque chose de douloureux qui m'interrogeait sur la responsabilité intellectuelle de ma famille politique, la gauche dite « révolutionnaire ».

En 1993, alors que je venais pour la deuxième fois d'échouer aux épreuves orales de l'École des chartes, le même copain qui m'avait emmené en Roumanie, de retour de Pologne où il avait été lecteur, m'a dit qu'on recrutait toujours des enseignants locuteurs « natifs ». C'était l'époque où l'on restructurait l'enseignement des langues. Plus personne ne voulait étudier le russe, et il fallait former rapidement de jeunes professeurs de langues. Avec ma moitié de licence d'histoire, le service culturel de l'ambassade m'a envoyé à Gliwice en Haute-Silésie, où je suis resté une année universitaire. Je ne parlais pas un mot de polonais mais je me suis plongé dans la langue et la culture polonaises. J'ai eu quelques chocs littéraires, en particulier avec Witold Gombrowicz et Bruno Schulz. J'ai rencontré des gens extraordinaires comme Alain Schneider, un ancien de Langues O' qui était alors attaché linguistique à Wrocław ; il parlait couramment polonais et jouait un véritable rôle de pont culturel entre la France et la Pologne. Le genre de métier qu'il faisait me semblait d'autant plus enviable qu'il me permettait aussi de résoudre la question urgente du service national que je ne voulais surtout pas faire dans l'armée. Je suis rentré en France pour passer au plus vite un CAPES de Lettres modernes avant d'être mobilisé et de partir comme coopérant. Je me suis porté candidat pour un poste en Pologne mais on m'a proposé un poste à Riga. J'éprouvais de la curiosité et de la fascination pour l'Europe de l'Est, je sentais qu'elle avait quelque chose à m'apprendre, mais peu m'importait le pays. Plus c'était méconnu, mieux c'était. Il me paraissait même plus excitant de découvrir la Lettonie. C'est ainsi que j'ai pris ma décision, et que, au bout du compte, après quelques années, il s'est trouvé que j'avais plus ou moins appris le letton.

TL : Comment avez-vous fait pour maîtriser ces langues, dans une situation d'apprentissage tardif, à côté de votre activité professionnelle ?

A. L. G. : Je me suis inscrite aux Langues O' où j'ai suivi des cours du soir pendant quelques années. J'avais déjà une trentaine d'années. Je travaillais dans un centre de formation pour éducateurs spécialisés. J'avais des activités au carrefour de la sociologie et de la

psychopédagogie, mais je faisais aussi beaucoup de remises à niveau en français car je travaillais dans une des rares écoles sur le territoire où l'on acceptait des candidats non-bacheliers à la seule condition qu'ils aient une expérience professionnelle.

A. C. : Je n'ai pas appris beaucoup d'estonien au cours de mes deux premières années aux Langues O'. Vahur Linnuste, un vieux bohème très sympathique, avait une méthode d'enseignement assez erratique et peu efficace. D'autre part je n'ai pas moi-même fourni beaucoup d'efforts, car l'estonien n'était pas encore mon intérêt principal. J'ai davantage progressé dans ma compréhension des structures de la langue grâce aux cours d'estonien que j'ai suivis en Finlande, à l'université de Jyväskylä, où j'ai passé un semestre en 1988-1989, puis l'année suivante aux Langues O' grâce à un cours de « philologie fennique » que Jean-Luc Moreau a consacré cette année-là à la grammaire estonienne pour compenser le départ à la retraite de l'enseignant d'estonien. Ma compétence pratique s'est améliorée surtout pendant mon année à Tallinn en 1990-1991, en écoutant et en parlant avec les gens, en lisant, mais aussi en traduisant. C'est à partir de là que l'estonien a pris chez moi le dessus sur le finnois et que j'ai commencé à le parler couramment.

N. A. : J'ai appris le letton sur le tas pendant mon séjour, et j'ai ensuite gardé un lien on ne peut plus étroit avec la langue, puisque, une semaine avant la fin mon premier séjour, j'ai rencontré Rūta Liepiņa, qui est toujours ma compagne. On a vécu deux ans en France, où elle a elle-même appris le français. J'enseignais dans le secondaire avec le projet de repartir dès que possible dans le réseau culturel. Passer ma vie en France était exclu. Je m'étais porté candidat pour un poste en Bulgarie mais lors de l'entretien au ministère des Affaires étrangères, Riga ressort du chapeau : « Vous êtes prêt à y retourner ? » Que pouvais-je répondre ? J'y suis donc resté quatre ans de plus, cette fois en tant qu'attaché de coopération pour le français et directeur adjoint du Centre culturel français. C'était un gros travail puisqu'il s'agissait notamment de former au français les futurs fonctionnaires qui allaient partir pour Bruxelles (c'était juste avant l'élargissement de l'Union européenne) et de mettre sur pied

le centre culturel (l'actuel Institut français), qui n'existait pas encore. C'était très intéressant, mais je n'étais pas vraiment adapté à ce mode de vie. Rūta de son côté s'était mise à la traduction, elle ne se rêvait pas non plus en femme de diplomate, notre fils venait de naître... Bref, une amie lettone, l'une des grandes traductrices de littérature française en letton, Inta Šmite, qui travaillait depuis quelques mois au Parlement européen, nous a encouragés à passer les concours de l'Union européenne. Nous avons suivi son conseil, et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à Luxembourg d'abord, puis à Bruxelles – l'un et l'autre en tant que traducteurs « institutionnels ».

TL : Comment êtes-vous devenus traducteurs littéraires ?

A. L. G. : Le professeur de slovène de Langues O' m'a proposé de traduire un ouvrage dont il ne souhaitait pas se charger car il le trouvait trop politique. Il s'agissait d'un livre sur les procès de Dachau. Il me faisait confiance malgré mon manque d'expérience et m'avait promis de m'aider en cas de besoin. Cette traduction n'a finalement jamais été publiée, et elle est encore dans un tiroir. Les Slovènes ont souvent commandé des traductions sans trop se préoccuper de trouver un éditeur.

Il s'est passé ensuite une période où j'ai traduit des textes courts, des nouvelles, du théâtre, des catalogues d'exposition, ainsi que plusieurs livres qui sont restés dans mes tiroirs mais qui m'ont donné de l'expérience. Et puis il y a eu Boris Pahor, écrivain slovène de Trieste. Au départ, c'est l'Association des écrivains slovènes, en Yougoslavie, qui m'a demandé à la fin des années 1980 de traduire *Pèlerin parmi les ombres*, qui a été publié par La Table Ronde en 1990. Par la suite, Boris Pahor m'a recontactée pour me commander plusieurs traductions. À l'époque, il n'était pas très publié en Slovénie, et c'est à la suite de la traduction de ses textes en français qu'il a été reconnu en Italie. Sa visibilité dans l'édition française a été facilitée par le fait qu'il a pris en charge le paiement de la quasi-totalité de ses traductions à l'exception de la première. Ce n'était pas très orthodoxe, mais je comprenais parfaitement l'urgence où il était de voir traduire son œuvre, il avait déjà plus de quatre-vingts ans... Finalement il va bientôt fêter ses cent six ans.

J'ai travaillé par la suite avec d'autres maisons d'édition, d'abord pour traduire d'autres œuvres de Boris Pahor – souvent publiées par le même éditeur, Pierre Guillaume de Roux, qui a travaillé successivement aux Syrtes et au Rocher, et ailleurs, avant de fonder sa propre maison d'édition –, et ensuite pour traduire d'autres auteurs slovènes. Je pense en particulier à Drago Jančar, dont Éric Naulleau (*L'Esprit des péninsules*) m'a demandé de traduire *L'Élève de Joyce* et *Aurore boréale* – le fait que sa femme soit bulgare n'est sans doute pas étranger à son intérêt pour les littératures des pays de l'Est –, à Vladimir Bartol, dont j'ai retraduit *Alamut* pour Phébus, et à Lojze Kovačič, dont j'ai traduit la trilogie *Les Immigrés* à la demande d'Annie Morvan (Le Seuil). Malheureusement, la trilogie n'a eu aucun succès, mais ni elle ni moi ne regrettons nos efforts. On espère que le public redécouvrira un jour cet auteur. Et maintenant je continue de traduire les romans de Drago Jančar pour Phébus.

A. C. : Depuis mon adolescence, j'écrivais des poèmes et des nouvelles. En 1986, j'ai fondé avec des amis une revue littéraire, *Nyx*, pour laquelle j'ai traduit quelques nouvelles (de l'anglais, du hongrois et du finnois). Mais l'épreuve initiatique qui a fait de moi un traducteur littéraire a été la traduction (de l'estonien) du roman de Viivi Luik, *Le Septième Printemps de la paix*. Les éditions Christian Bourgois s'étaient intéressées à ce livre grâce à un contact estonien d'Antonin Liehm (fondateur de la revue *Lettre internationale* et directeur de la collection du même nom chez Bourgois). Ils avaient proposé ce travail de traduction à Jean-Luc Moreau, qui les a redirigés vers moi. Je me suis donc retrouvé, à l'automne 1990, avec un gros pavé estonien à traduire, alors que j'étais encore bien loin de maîtriser la langue et que je n'avais jamais traduit d'œuvre longue. Cela m'a occupé pendant toute la durée de mon séjour en Estonie. J'ai mis neuf mois pour en venir à bout. Je défrichais le texte phrase par phrase, en m'aidant de la traduction finnoise, de deux vieux dictionnaires estonien-français et en posant d'innombrables questions à mes amis estoniens, en particulier à l'écrivain Tõnu Õnnepalu (alias Emil Tode), qui m'a énormément aidé dans la première phase du travail. Plus j'avancais dans l'ouvrage, plus mon estonien s'améliorait. Ce très beau texte de Viivi Luik a donc été l'un des outils essentiels de mon

apprentissage de l'estonien. Il m'a révélé toutes les richesses et les nuances de cette langue, auxquelles la communication quotidienne ne me permettait pas d'accéder. En parallèle, j'ai commencé à traduire d'autres textes et à les proposer à des éditeurs et à des revues. Le rétablissement de l'indépendance des pays baltes en 1991 m'a beaucoup facilité les choses en stimulant l'intérêt pour ces pays. Le festival littéraire « Les Belles Étrangères » a mis les pays baltes au programme de son édition 1992 et plusieurs de mes traductions ont paru cette année-là : *Le Septième Printemps de la paix*, mais aussi un recueil de nouvelles d'Arvo Valton (*Le Porteur de flambeau*, chez Viviane Hamy), un dossier de poèmes dans la revue *Poésie 92* et la majeure partie du dossier estonien dans le numéro de la revue *Europe* consacré aux pays baltes.

N. A. : Un peu comme Andrée, c'est par hasard que j'ai commencé à traduire, et il m'a fallu pas mal de temps pour comprendre que c'était l'activité qui allait me permettre de répondre le mieux à ma question première qui était, en gros, celle de la relation interculturelle, du truchement et du partage. Un jour, c'était en 1996, la traductrice Inta Geile qui était ma collègue au lycée français de Riga me demande de l'aider à finaliser une petite anthologie de littérature lettone en français qu'elle coordonnait. Elle avait réuni un ensemble de textes traduits par des consœurs dont le français n'était pas la langue maternelle. J'ai passé tout un été à travailler avec elles sur ces traductions. Je ne me sentais pas très à l'aise, car mes connaissances linguistiques étaient vraiment minimales, je n'étais pas traducteur, et de surcroît on m'avait envoyé à Riga pour faire de la didactique du français, pas pour traduire des poèmes ! Mais j'étais un solide lecteur de littérature et l'écriture faisait depuis longtemps partie de mes habitudes. Le livre est sorti (*La Littérature lettone au XX^e siècle*, sous la direction de Inta Geile-Sipolniece, Riga, Nordik, 1997), et Inta m'a proposé dans la foulée un autre projet, un recueil de nouvelles d'Eriks Adamsons, un formidable auteur des années 1930 qu'elle voulait publier en édition bilingue dans la maison « Omnia Mea » qu'elle venait de créer. Le recueil est paru à Riga avant d'être repris par Noir sur Blanc en 2003. *La Chute d'Habacuc* a eu quelques bonnes critiques, notamment dans *Le Soir* et dans *Libération*. Après

cela, j'ai traduit ou co-traduit des petites choses pour des anthologies ou des revues, des nouvelles, de la poésie, du théâtre, des catalogues d'exposition, mais ces travaux étaient assez marginaux, le plus souvent pour rendre service à des amis. Si je ne le faisais pas, qui allait le faire ? Enfin, c'est seulement vers 2014-2016 que cette activité a pris le pas sur les autres et s'est en quelque sorte professionnalisée. J'ai pris un congé sabbatique pendant lequel je me suis exclusivement consacré à la traduction littéraire, à la lecture et à l'écriture. Et en fait, mon premier vrai travail de traduction littéraire en solo, c'est le roman *Metal* de Jānis Jonevs, publié aux éditions Gaïa en 2016. Le personnage principal est un jeune qui grandit dans une petite ville lettone à la fin de l'Union soviétique. Lorsqu'il apprend la mort de Kurt Cobain, il entame une plongée dans l'univers du rock, vers des styles de plus en plus durs. En Lettonie, c'est un best-seller, il a reçu le Prix de littérature de l'Union européenne en 2014 et il est déjà traduit dans plus d'une dizaine de langues ; une adaptation au cinéma est en cours. La traduction française, qui a été la première, a servi de relais vers d'autres langues. Pendant cette période, j'ai aussi répondu à quelques commandes institutionnelles lettones. J'ai notamment traduit un texte autobiographique de Rainis – un monument littéraire en Lettonie. Il est un peu comme un Hugo, un Jaurès et un Shakespeare réunis – à la fois romantique, symboliste et théoricien socialiste, capable de textes politiques visionnaires comme de grandes envolées lyriques. Il a vécu en exil à Castagnola, non loin de Lugano en Suisse. En 2015, le musée de la ville a édité les textes qu'il a écrits à la fin de sa vie sur Castagnola dans le cadre d'un ouvrage trilingue. Un très joli livre, hélas peu diffusé. Je ne désespère pas de publier un jour Rainis en France pour de bon. C'est aussi à ce moment-là que j'ai soumis ma candidature à l'École de traduction littéraire d'Olivier Mannoni. L'école a vraiment changé mon approche et m'a permis en quelque sorte d'achever ma mue tardive.

TL : Vous décrivez un processus de professionnalisation progressive du point de vue de la traduction, mais aussi dans vos relations avec les éditeurs... Des précisions de ce point de vue ?

A. L. G. : Toutes les histoires ne sont pas racontables... Certains éditeurs ont tiré parti du fait que les traductions étaient payées par une institution ou par l'auteur pour ne pas me proposer de contrats. D'autres m'ont payé des à-valoir forfaitaires, sans doute bien en deçà de ce que j'aurais dû toucher avec des contrats en bonne et due forme. Il faut cependant resituer les choses dans un contexte à la fois historique et personnel. Plusieurs des situations dans lesquelles je me suis retrouvée paraissent aujourd'hui aberrantes mais, à l'époque, ce type de bricolage était monnaie courante pour les « petites » langues. Et ce qui m'importait surtout, c'était de faire connaître la littérature slovène. Les questions de contrat ne m'intéressaient pas beaucoup. J'étais aussi professeur et je n'avais pas besoin de ces revenus pour vivre, heureusement d'ailleurs ! En ce moment, je m'emploie à régulariser la situation.

A. C. : Sur la base de mon expérience, je fais une différence très nette entre les grandes maisons, comme Gallimard ou Denoël, qui ont toujours été avec moi irréprochables pour les contrats, le paiement des à-valoir, l'envoi des relevés de droits, etc., et les petits éditeurs, avec qui les relations sont absolument imprévisibles. Un schéma typique est celui de l'éditeur qui accepte (parfois même avec enthousiasme) un texte qu'on lui propose, puis qui perd subitement tout intérêt pour le projet et finit par y renoncer, avant ou après la signature du contrat de traduction. Quand ce revirement se produit avant la signature, il arrive que l'éditeur ne m'en informe même pas, mais cesse simplement de répondre à mes messages. Quand cela survient après la signature, on est alors à la limite de la légalité : on déchire simplement le contrat, comme s'il n'avait jamais été signé, et tant pis si j'avais déjà commencé à traduire le texte. Dans la mesure où je ne dépends pas de la traduction pour vivre, j'avoue que je ne suis pas très procédurier. Mais je n'ai jamais travaillé pour un éditeur sans signer un contrat en bonne et due forme. Grâce à l'ATLF, j'ai été sensibilisé dès le début de mon parcours aux bonnes pratiques en matière de contrats de traduction.

N. A. : Il est vrai que quand on débute de cette manière, par la petite porte, sans connaître le fonctionnement réel de l'édition et des règles

de la profession, on est une proie facile pour des éditeurs ou des commanditaires peu scrupuleux... À cet égard, l'ETL et l'ATLF m'ont vraiment ouvert les yeux.

TL : Apportez-vous des textes aux éditeurs ou bien répondez-vous exclusivement à des commandes ?

A. L. G. : J'ai longtemps répondu à la demande. Depuis quelques années, je propose et traduis les romans de Drago Jančar chez Phébus. Et je suis en train de voir aboutir, en ce moment même, un projet éditorial dont je suis à l'initiative, mais c'est la première fois. L'an dernier, au Salon du livre, j'ai acheté un recueil de nouvelles du Sénégal dont on m'avait parlé, dans la collection Miniatures aux éditions Magellan & Cie. En consultant le catalogue, j'ai remarqué que la Slovénie ne figurait pas dans la cinquantaine de titres disponibles. J'ai contacté l'éditeur, qui, dans les vingt-quatre heures, m'a répondu qu'il avait transféré mon mail à Pierre Astier, qui m'a lui-même contactée aussitôt pour convenir d'un rendez-vous. C'est extraordinaire, non ? Le projet devait aboutir en 2020 mais, comme l'Inde est invitée au Salon du livre cette année-là, la Slovénie devra attendre jusqu'en 2021.

A. C. : La plupart des œuvres estoniennes traduites en français l'ont été sur proposition des traducteurs. La littérature estonienne échappe largement aux radars des éditeurs français. La raison principale n'est pas le manque d'œuvres de qualité, mais le fait que les auteurs estoniens restent propriétaires de leurs droits. Les éditeurs estoniens n'ont donc aucun intérêt particulier à essayer de vendre les droits de traduction et ne font aucun effort dans ce sens. À quelques exceptions près, les auteurs ne sont pas non plus représentés par des agents littéraires. Ce sont donc les traducteurs qui doivent faire le travail ingrat de proposer des ouvrages aux éditeurs, ce qui est forcément moins efficace. Depuis quelques années, un organisme estonien, le Centre d'information sur la littérature estonienne, essaie de promouvoir les écrivains estoniens à l'étranger. Mais ce n'est pas non plus d'une très grande efficacité. Comme nous sommes peu nombreux à traduire de l'estonien, nous essayons parfois de coordonner nos efforts et de ne pas jeter notre dévolu sur les mêmes ou-

vrages. Nous nous étions par exemple réparti les trois principaux romans d'Andrus Kivirähk et avons réalisé un dossier commun sur cet auteur que nous avons proposé à plusieurs éditeurs. Mais malgré l'intérêt – pour nous absolument évident – de cet auteur, nous avons essuyé pendant plusieurs années des refus très décourageants, avant de rencontrer enfin Frédéric Martin, des éditions Le Tripode, qui a été aussitôt convaincu et a publié les trois livres, avec un réel succès.

N. A. : Je suis à l'origine de la publication de *Metal* dont on vient de parler. À ma première lecture, j'ai tout de suite écrit à l'auteur, car je n'aurais pas supporté l'idée que quelqu'un d'autre le traduise ! Non seulement j'aimais le livre en tant que tel, mais j'avais un peu fréquenté la scène alternative lettone dans les années 1990, je connaissais certains des groupes ou personnes réelles qu'il évoque. C'était un peu une affaire personnelle. Il a été étonné de mon offre. C'était son premier roman et pour moi ma première grande traduction. Comme il a étudié le français, on a beaucoup discuté, beaucoup échangé. Une merveilleuse expérience. J'ai dû envoyer le texte à pas moins de trente éditeurs, mais en définitive, je crois que ce sont surtout les relations que son éditeur avait nouées en France qui ont été décisives.

TL : Avez-vous quelques textes dans vos tiroirs auxquels vous tenez particulièrement ?

A. L. G. : Je m'intéresse beaucoup à un roman qui pourrait s'intituler *Les Alexandrines*. Après l'ouverture du canal de Suez, des femmes du littoral slovène sont parties à Alexandrie pour devenir nourrices. Elles laissaient leur bébé à leur sœur, leur cousine, etc., et partaient allaiter des bébés égyptiens. Elles revenaient deux ou trois ans plus tard, faisaient un autre enfant, puis repartaient, et ainsi de suite. Elles pouvaient également devenir bonnes d'enfants. Elles travaillaient pour des Grecs ou des Libanais, des Américains et des Anglais : toute la société internationale installée à Alexandrie. Dans le deuxième tome du *Quatuor d'Alexandrie*, il est question d'un couple, qui a réellement existé, qui organisait d'immenses fêtes, la femme de ce couple, Josa Sedmak Finney, était une ancienne « Alexandrine ».

Boutros Boutros-Ghali, aussi, a eu une bonne d'enfants slovène. Après bien des refus ou des non-réponses, je crois avoir trouvé un éditeur, mais rien n'est encore signé.

A. C. : J'ai commencé à traduire, il y a de nombreuses années, ce que je considère comme l'un des romans les plus fascinants de la littérature estonienne, *La Nuit des esprits* de Karl Ristiviki, publié initialement en Suède en 1953. C'est une œuvre qu'on pourrait situer au croisement d'*Alice au pays des merveilles*, du *Loup des steppes* et du *Procès*. Elle relate l'errance du narrateur, par une nuit de 31 décembre, dans une maison labyrinthique où le temps, l'espace et la mémoire n'obéissent plus aux lois habituelles. En passant de pièce en pièce, il rencontre de nombreux personnages, y compris la dépouille mortelle du maître de maison exposée dans un cercueil, et finit son parcours devant un tribunal qui le condamne à être expulsé de la maison. C'est le premier roman moderniste de la littérature estonienne. Une œuvre-culte, mais pour laquelle je n'ai pas encore réussi à trouver un éditeur.

N. A. : J'ai toujours dans mes cartons un merveilleux roman expressionniste des années 1930 de Jānis Veselis, un auteur injustement méconnu, qu'une amie m'a mis un jour entre les mains en me disant : « Ça, c'est pour toi ! » C'est un texte que j'ai traduit à l'enthousiasme, sans contrat, en faisant confiance à un éditeur branché qui pendant deux ans m'a promis la main sur le cœur son engagement et qui a cessé du jour au lendemain de répondre au téléphone. Le métier d'éditeur est difficile... Je suis sûr que le livre finira par se faire, mais ma ferveur de promoteur a été un peu douchée. J'ai surtout un petit stock de poèmes contemporains (Anna Auziņa, Kārlis Vērdiņš, Agnese Krivade, Madara Gruntmane, etc.) qui ont été publiés en revue ou lus lors de festivals et qui mériteraient de se trouver réunis en volume. La poésie est un domaine d'excellence littéraire en Lettonie. Enfin, je sais qu'un jour, je traduirai le recueil de nouvelles de Valentīns Jākobsons tirées de son expérience au goulag. Je viens de les relire récemment et je crois qu'elles sont vraiment fortes, avec un humour féroce, un rire libérateur. J'ai eu la chance de le fréquenter un peu à Riga dans les premiers mois de mon séjour, j'allais

lui rendre visite dans son appartement soviétique. Il me préparait des pois gris au lard et on buvait du brandy local. Il a été l'un des premiers à me faire comprendre et aimer la Lettonie.

TL : On considère souvent l'Europe de l'Est sous l'angle du lourd héritage historique laissé par les deux guerres mondiales ainsi que par l'expérience communiste. Trente ans après la chute du Mur de Berlin, la Slovénie, l'Estonie et la Lettonie se sont-elles émancipées de cet héritage ?

A. L. G. : Le tropisme postcommuniste est très sensible chez les éditeurs français, qui aiment beaucoup préciser, par exemple, que Drago Jančar a fait de la prison. Même lui trouve qu'on exagère beaucoup l'importance de cet épisode qui n'a duré que quelques mois. Boris Pahor a eu aussi des soucis du point de vue politique. Après la guerre, il a soutenu Edvard Kocbek, un dissident du Parti communiste yougoslave. Les éditeurs français le rappellent systématiquement, comme si avoir été un opposant au communisme était un indice de qualité littéraire. En tout cas, il faut appeler un chat un chat : l'expérience communiste est une part essentielle de l'histoire et de la culture du pays.

A. C. : En un certain sens, l'Estonie est certainement l'un des pays d'Europe centrale et orientale où le rejet de l'héritage communiste a été le plus rapide et le plus radical, en particulier dans les domaines politique et économique. Mais les traumatismes historiques liés à la période soviétique, qu'on appelle dans la rhétorique estonienne l'« occupation » soviétique, sont considérables et toujours ancrés dans la mémoire collective. Pourtant, à côté de la littérature mémorielle qui revient avec gravité sur les épisodes les plus sombres (répressions, déportations), il existe aussi des œuvres qui passent cette expérience historique à la moulinette de l'ironie postmoderne, comme les *Mémoires d'Ivan Orav* d'Andrus Kivirähk, qui parodie avec une loufoquerie débridée les ouvrages de souvenirs en vogue au tournant des années 1980 et 1990. Depuis quelques années, certains auteurs livrent des visions nuancées de l'époque soviétique, loin de tout manichéisme.

N. A. : La référence à l'histoire est à la mode en Lettonie. Un éditeur, Dienas Grāmata, a lancé une collection *Nous en Lettonie au XX^e siècle* (*Mēs. Latvija, XX gadsimts*), qui connaît localement un vrai succès en librairie. Chaque auteur/autrice avait à traiter une période de l'histoire récente sous l'angle de la fiction. Le résultat est assez inégal, ce qui n'est pas très surprenant – la fiction historique est un exercice périlleux. J'ai quant à moi beaucoup aimé le petit roman d'Inga Gaile *Stikli* (*Bris de verre*) dont j'ai d'ailleurs traduit les premiers chapitres. Deux œuvres traitant de ce rapport à l'histoire rencontrent un retentissement international et seront sans doute tôt ou tard traduites en français, il s'agit de *Mātes piens* (*Le Lait de la mère*) de Nora Iksena et de *Pieci pirksti* (*Cinq doigts*) de Māra Zālīte.

Certains auteurs prennent leurs distances vis-à-vis de ce lourd héritage historique par le biais de l'humour. Par exemple, malgré les apparences, *Metal* n'est pas du tout une fable sur le post-communisme. La chute de l'Union soviétique sert bien de cadre historique au roman, mais l'auteur a refusé d'en faire une réflexion sur le sujet. Il fait aussi référence aux Lumières ou aux ducs de Courlande mais son intention première est surtout humoristique. Jānis Joņevs est un passionné d'histoire et je ne serais pas étonné qu'il s'y colle dans les années qui viennent.

Je crois que la littérature lettone aura tôt ou tard rendez-vous avec l'histoire mais que cela prendra encore du temps, car les enjeux identitaires sont colossaux : la question qui se pose, c'est la relation à l'Allemagne et à la Russie, aux frontières, à la langue, et aussi à la question juive, en elle-même très douloureuse. Il faut également garder à l'esprit que c'est une zone géographique où la population a été décimée plusieurs fois en l'espace d'un siècle : pendant la révolution de 1905, pendant les deux guerres mondiales, puis pendant l'occupation soviétique. Une partie importante des colons soviétiques est d'ailleurs restée sur le territoire – ceux qu'on a parfois appelés les « Pieds-Rouges » de Lettonie n'ont pas été rapatriés, ce qui reste un problème sensible. En ce qui me concerne, c'est cette relation à l'histoire qui m'intéresse le plus. J'aimerais beaucoup traduire des historiens lettons : ils sont presque les seuls à pouvoir écrire sur l'histoire de leur région, car pour travailler sur ce sujet, il faut être au minimum quadrilingue et maîtriser l'allemand, le letton, le russe

et l'anglais, avec dans l'idéal un peu de polonais et de lituanien en plus. Des livres passionnants ont été publiés sur certains angles morts de l'histoire européenne. Bien des événements cruciaux pour le destin de l'Europe, comme la révolution bolchevique, ont eu lieu sur ce territoire, mais peu d'études en français ou en anglais sont accessibles aux chercheurs.

TL : Il est vrai que la Slovénie, l'Estonie et la Lettonie sont de jeunes nations qui ont longtemps été tiraillées entre les autres grandes puissances européennes et qui ont été maintenues dans une situation de multilinguisme. À quelle époque le slovène, l'estonien et le letton sont-ils devenus des langues littéraires ?

A. L. G. : C'est Primož Trubar, un protestant, qui est considéré comme le fondateur du slovène, en ce sens qu'il a unifié la langue en partant du dialecte de la Haute-Carniole. Au milieu du XVI^e siècle, il a publié le premier livre en slovène (en caractères gothiques, car les lecteurs potentiels connaissaient l'allemand.) Comme l'élite parlait allemand à l'école et dans l'administration et même latin au tribunal, le slovène est resté encore longtemps une langue uniquement parlée par le peuple et n'est devenu une langue littéraire que vers la fin du XVIII^e siècle, avec les Lumières en Slovénie.

N. A. : En Lettonie, l'allemand était la langue du savoir, le russe, la langue de l'administration, et le letton celle des paysans – sans parler du yiddish omniprésent dans l'est du pays notamment. Lorsque Jules Verne écrit un *Drame en Livonie* (1904), on y trouve bien des Russes et des Allemands, mais pas de Lettons... Le letton devient une langue littéraire à la fin du XVIII^e siècle, mais c'est surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que les choses se décident vraiment, essentiellement grâce à la littérature avec des auteurs de la génération de Rainis. Rainis joue constamment de néologismes, et, lorsqu'on le traduit, il n'est pas toujours évident de faire la part entre l'originalité de l'écrivain et la tentative de fixer de nouvelles formes communes.

Le letton n'achève son uniformisation que tardivement, dans les années 1920, au moment de la première indépendance. Auparavant,

on trouve de nombreuses variantes du letton en fonction des régions. Dans les livres de l'époque, les graphies ne sont pas toujours les mêmes qu'aujourd'hui. La langue était encore en gestation. L'université de Lettonie n'a elle-même été fondée qu'après la Première Guerre mondiale. Avant, les étudiants lettons partaient pour Saint-Pétersbourg ou pour Dorprat (aujourd'hui Tartu en Estonie) pour se former dans des langues qui n'étaient pas leur langue maternelle. Pour ce qui est des références bibliques, j'ai rencontré un peu le même problème qu'Andrée avec une nouvelle du recueil *La Chute d'Habacuc* d'Eriks Adamsons, qui est une réécriture de l'histoire d'Abel et Caïn, un remix d'une traduction de la Bible en letton, cousu de paraphrases. Du coup, j'ai longtemps tourné en rond avant de reprendre ma vieille Bible et de faire comme lui. Adamsons aimait les mots rares et précieux, voire les néologismes. Certains mots qu'il utilisait n'étaient pas dans les dictionnaires, mais on comprenait qu'ils avaient été le plus souvent composés comme des calques de l'allemand. Il fallait faire un détour par l'allemand pour retrouver le letton...

A. C. : Tout ce que Nicolas vient de dire au sujet du letton s'applique *mutatis mutandis* à l'estonien. Les deux pays ont en effet, dans presque tous les domaines, des histoires parallèles. L'estonien écrit se forme à partir du XVI^e siècle, principalement sous l'impulsion de la Réforme. Mais la littérature profane ne commence vraiment à se développer que dans les premières décennies du XIX^e siècle. La traduction joue dans ce processus un rôle majeur : les premières œuvres littéraires profanes en estonien sont des traductions-adaptations d'ouvrages de littérature populaire allemande. La première œuvre originale de quelque envergure est l'épopée nationale, *Kalevipoeg* (1857-1861), composée par Friedrich Reinhold Kreutzwald. Cette primauté de la traduction dans la phase de formation d'une littérature est un phénomène qui se retrouve dans plusieurs autres pays d'Europe centrale et orientale. Nous avons étudié cela en détail dans *l'Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane*, que j'ai codirigée avec Marie Vrinat-Nikolov, Jean-Léon Muller et Katre Talviste.

TL : Le traducteur a-t-il aujourd'hui tout ce qu'il lui faut pour étudier le slovène, l'estonien et le letton ? Nicolas, tu as récemment publié

un ouvrage, *Bibliugiansie*¹, qui pose de façon très concrète la question des limites de la lexicographie pour le traducteur du letton. La situation des langues « rares » est-elle très différente de ce point de vue par rapport à celle des langues « dominantes » ?

A. L. G. : Quand je traduis des romans qui se passent pendant la Seconde Guerre mondiale, et c'est très souvent, car la Slovénie n'en a pas encore fini avec cette période, je rencontre des problèmes liés à la méconnaissance, en France, de l'histoire de cette partie de l'Europe centrale. Il n'y a pratiquement pas d'étude sur ce qui s'est passé en Slovénie pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans le dernier roman que j'ai traduit, il est question d'une classification, par les nazis, des Slovènes de Maribor et de Styrie en quatre catégories ethniques. C'est, à ma connaissance, le seul cas en Europe où les nazis ont classifié une population non juive. Il s'agit d'une petite région où les Allemands ont été majoritaires dès le XVII^e siècle. Beaucoup sont repartis après 1918 mais, en 1941, les nazis ont de nouveau convoité la région. Je n'ai trouvé aucun document français citant cette classification. Le sujet mériterait des recherches universitaires. Il y a aussi, en slovène, beaucoup de termes péjoratifs pour désigner la population allemande ou les Slovènes qui ont pactisé, pour lesquels nous n'avons pas d'équivalents. Beaucoup de termes ne sont pas passés dans la langue française, faute de recherches historiques sur le sujet. Un exemple : on connaît les *oustachis* de Croatie, les *tchetniks* de Serbie, mais personne ne connaît les *domobrancs* de Slovénie.

Quant au seul dictionnaire slovène-français, il n'est malheureusement pas excellent. J'ai proposé à de nombreuses reprises à l'éditeur d'en assurer la révision, mais je n'ai pas eu de réponse. Il est régulièrement réimprimé, mais toujours dans la même version, avec les mêmes erreurs. Depuis une quinzaine d'années, le dictionnaire unilingue en cinq volumes est disponible en accès gratuit sur internet. Il y a aujourd'hui beaucoup de ressources, car les Slovènes ont mis sur internet en accès libre pratiquement tous les dictionnaires de

1 Nicolas Auzanneau, *Bibliugiansie ou l'effacement de la lexicographe* (Riga 1941), PhB éditions, 2018.

langue, d'expression, de synonymes, de dialectes, etc. ; on y trouve même le premier dictionnaire slovène, un dictionnaire slovène-allemand, qui comporte des termes vieillis, mais qui m'est très utile pour le roman que je traduis en ce moment.

A. C. : La situation concernant l'estonien me semble aujourd'hui vraiment excellente, bien meilleure en tout cas que lorsque j'ai commencé à traduire. Même si l'estonien est une langue dite « rare » et avec un nombre de locuteurs relativement faible (un million), toutes les ressources nécessaires existent. Pour apprendre l'estonien, un francophone peut utiliser le manuel que nous avons élaboré à l'INALCO (éd. L'Asiathèque, 2011). Il existe aussi des méthodes d'apprentissage en ligne réalisées en Estonie. Pour le travail de traduction proprement dit, l'outil le plus utile est un gros dictionnaire unilingue d'excellente qualité, publié par l'Institut de la langue estonienne et accessible gratuitement en ligne. Il fournit des définitions très complètes et de nombreux exemples. En ce qui concerne les ressources bilingues, je me suis employé moi-même à combler les lacunes avec l'aide d'une petite équipe franco-estonienne. J'ai coordonné entre 2006 et 2013 la réalisation d'un vaste corpus estonien-français (65 millions de mots), corpus qui contient notamment de nombreuses œuvres littéraires et qui permet de voir instantanément comment différents traducteurs ont traduit tel ou tel mot, dans les deux sens de traduction (<http://corpus.estfra.ee>). Enfin, je dirige depuis 2005 la rédaction d'un grand dictionnaire estonien-français, projet qui avance assez lentement en raison du degré de détail visé et de la modestie des financements, mais les articles validés sont mis en ligne au fur et à mesure sur le site du projet (<http://www.estfra.ee>). Le dictionnaire comprend aujourd'hui environ 30 000 articles accessibles au public.

N. A. : Il manque toujours un dictionnaire letton-français moderne, qui viendrait renouveler celui que j'ai évoqué dans *Bibliugiainsie*. La caisse à outils du traducteur est cependant bien fournie, grâce aux dictionnaires unilingues qui sont assez bien faits et qui sont disponibles gratuitement en ligne. Il est vrai que, de temps en temps, on tombe sur un os, mais c'est une difficulté commune à tous les tra-

ducteurs. Les cultures est-européennes ne sont pas non plus radicalement différentes, comme c'est le cas des cultures asiatiques.

TL : Comment voyez-vous l'avenir de la traduction littéraire dans vos langues respectives ?

A. L. G. : Les choses ont changé depuis mes débuts dans la traduction. Il y a aujourd'hui Zdenka Štimac, traductrice mais aussi éditrice, puisqu'elle a fondé les Éditions franco-slovènes. Elle doit avoir une douzaine de livres à son catalogue. Il y a également Liza Japelj, qui travaille à l'ambassade et qui a, elle aussi, traduit pour Phébus. Et puis Stéphane Baldeck, à qui j'ai proposé une traduction dont je ne pouvais pas me charger. Professeur de philosophie, Stéphane Baldeck est d'origine franco-slovène et il a séjourné trois ans à Ljubjana. Un jour, il m'a contactée car il s'intéressait à mes traductions, et à la traduction en général. Une amitié est née de là. Il traduit actuellement un recueil de nouvelles d'Agata Tomažič pour les éditions Belleville. Je voulais être la première à traduire une femme slovène, finalement ce sera lui qui le fera, mais je suis très contente d'avoir permis à un jeune traducteur « d'entrer dans la carrière ».

A. C. : Les traductions publiées sont très loin de couvrir toutes les œuvres estoniennes qui mériteraient d'être traduites. Il reste de nombreuses lacunes à combler parmi les classiques. La diversité de la littérature actuelle pourrait aussi être mieux représentée. Il y a donc de la place en France pour plusieurs traducteurs de l'estonien, à condition qu'ils se coordonnent entre eux, qu'ils travaillent activement à proposer des ouvrages aux éditeurs et qu'ils aient d'autres ressources financières que la seule traduction de l'estonien. Mon souci constant, depuis que j'enseigne l'estonien à l'INALCO (c'est-à-dire depuis 1994), a été de susciter des vocations parmi les étudiants qui avaient les qualités littéraires requises. Il y a aujourd'hui en France sept ou huit traducteurs littéraires de l'estonien. Le plus actif actuellement est Jean-Pascal Ollivry, qui traduit notamment pour les éditions Gaïa la série de polars médiévaux d'Indrek Hargla. Mais on peut mentionner aussi Jean-Pierre Minaudier, qui a traduit le roman d'Andrus Kivirähk *L'Homme qui savait la langue des serpents*,

Eva Toulouse, qui a traduit un volume de contes, ainsi que Martin Carayol et Vincent Dautancourt, qui ont traduit chacun de la littérature jeunesse.

N. A. : Je partage tout à fait l'analyse d'Antoine, mais la situation du letton n'est pas encore aussi solide que celle de l'estonien. Je ne suis pas le seul à traduire de la littérature vers le français, mais sans doute celui qui travaille le plus régulièrement. Mon activité reste toutefois limitée par le fait que j'exerce encore une activité salariée de traducteur technique. Il y a surtout Gita Grinberga, qui est en résidence à Paris en ce moment. Elle traduit essentiellement du français vers le letton de grands auteurs comme Georges Perec et Marguerite Yourcenar, mais, en binôme avec des relecteurs français, Henri Menantaud récemment décédé ou Jean-Jacques Ringuenoir, elle est capable de travailler du letton vers le français. C'est ainsi qu'elle a traduit des auteurs comme Jānis Ezeriņš ou Inga Abele pour L'Archange Minotaure – une maison qui, malheureusement a dû mettre la clef sous la porte et dont les livres ne sont par conséquent plus disponibles. En ce moment, je crois savoir que Gita travaille sur un texte de Visma Belsevica – la seule autrice lettone dont le nom ait été avancé pour le prix Nobel. Une œuvre magnifique. L'écrivaine belge Rose-Marie François et la traductrice lettone Dagnija Dreika ont traduit ensemble quelques poètes. Kristine Sniedze, qui traduit depuis plusieurs années vers le français pour l'audiovisuel ou l'art contemporain, est actuellement étudiante à l'ETL. La littérature lettone est toute jeune mais déjà très riche... Comme c'est le cas pour l'estonien, il y aurait largement de quoi faire pour cinq ou six traducteurs !

A. L. G. : Effectivement, on présente souvent la concurrence comme une chose qu'il faudrait craindre, alors que c'est plutôt le contraire. Il est vrai qu'on a du mal à trouver des éditeurs, mais plus on sera de traducteurs à s'intéresser à cette littérature, plus on la fera connaître, et les éditeurs s'y intéresseront aussi davantage. C'est donc un cercle vertueux.